

Vie du GCA LEFORT

18 juin 1944.

L'opération Brassard est lancée depuis maintenant quelques heures. Avec ma compagnie, je débarque par surprise à 1 heure du matin sur l'île d'Elbe. Je dois m'emparer d'une batterie allemande et harceler l'ennemi. À 4 heures, une rafale de mitrailleuse me blesse au bras droit mais je garde courageusement le commandement de mes hommes jusqu'à la réussite de la mission. Après avoir atteint tous les objectifs fixés, je suis soigné en Corse et rejoins mon unité dont je reprends l'entraînement en vue du débarquement de Provence quelques mois plus tard. Coups de main, corps meurtri, fraternité partagée avec mes hommes dans le combat, telle est ma vie.

(SILENCE)

Je nais le 26 décembre 1913 au sein d'une famille picarde. Fils de Saint-Cyrien, j'affirme tôt un caractère déterminé et un goût pour le risque et les responsabilités, tout en héritant de la modestie et de la mesure de mon père. J'intègre Saint-Cyr en 1933 et rejoins à l'issue les rangs de la Légion Etrangère.

Mes premières années aux 1^{er} et 3^e régiments étranger dans la dureté l'aridité du Sahara au contact d'hommes expérimentés, forgent en moi un style de commandement éminemment humain que je conserverai dans toutes mes fonctions.

Alors que la guerre éclate, je rejoins la 13^e demi-brigade de marche des volontaires de la Légion étrangère comme chef de peloton motocycliste. Je débarque à Narvik le 5 mai 1940, dans le cadre de la campagne de Norvège. Je reviens blessé, brûlé au visage, après avoir fait sauter un pont important et des dépôts de munitions avec 1000 kilos d'explosifs.

(SILENCE)

Après ces premiers exploits, je sers deux ans en qualité d'instructeur à l'école de formation des officiers marocains de Meknès, y intègre ensuite le « 2^e bureau », le bureau de renseignement de la France libre avant de rejoindre le 1^{er} Bataillon de choc à Staouéli, en Algérie, en octobre 1943 comme commandant de compagnie. Je suis de tous les combats : île d'Elbe, débarquement de Provence, libération de Toulon, prise du mont Faron. Puis, à la tête du 1^{er} Bataillon de choc, j'entre parmi les premiers à Belfort avant de percer les lignes adverses à travers l'Alsace puis l'Allemagne jusqu' au col de l'Arlberg en Autriche où l'ennemi

capitule le 6 mai 1945. Autant de faits d'armes qui sont inscrits sur les plis du drapeau du 1^{er} Choc présent devant vous ce soir.

Une fois la guerre terminée, j'épouse Suzanne ROUQUETTE, infirmière qui m'avait soigné lorsque j'étais blessé à l'île d'Elbe. Suzanne, femme héroïque et courageuse, m'a accompagné partout et c'est en elle que je trouve, tout au long de ma carrière, un appui sans faille et un modèle de dévouement au service de la France.

Après la guerre et un passage par l'École des troupes aéroportées à Pau, je participe à la création du « *Saint-Cyr vietnamien* » avec le général NGUYEN VAN HINH et le maréchal DE LATTRE, ce qui fut pour moi une consécration.

En mars 1958 à Philippeville en Algérie, je prends le commandement du 2^e régiment étranger de parachutistes, représenté ce soir devant vous par son drapeau. Avec mes légionnaires, je lutte sans relâche dans le Constantinois, notamment dans le cadre des opérations « *Pierres précieuses* ». Je suis blessé par balle à l'épaule droite entre Héliopolis et Guelma dans une embuscade de nuit le 30 septembre 1958. Malgré la blessure, je commande sans faiblir jusqu'en 1960.

Le contexte est difficile pour les troupes au képi blanc : c'est le « *rembarquement* », le départ de Sidi-Bel-Abbès vers la métropole. Le 1^{er} juillet 1962, je suis nommé général de brigade et deviens inspecteur de la Légion étrangère, le « *Père Légion* », contribuant ainsi d'une manière déterminante au maintien des capacités de cette composante singulière de l'armée française et à son nouveau destin.

Les six années qui couronnent ma carrière militaire me voient à la tête de grandes unités, la 11^e division parachutiste et le 1^{er} corps d'armée. Ce dernier commandement prend un relief particulier, au sein d'une armée dont la composante terrestre se modernise profondément en parallèle du développement de notre arsenal nucléaire, offrant ainsi à la France un atout crédible en renfort de l'OTAN. Le 26 décembre 1973, après 38 années au service de la France, je fais mon adieu aux armes à Nancy.

(SILENCE)

« *Je reste convaincu au plus profond de mon cœur, que l'honneur n'est pas un sens perdu et que servir sous les armes n'est pas périmé: - Vous en êtes d'ailleurs le vivant témoignage.* » ai-je écrit un jour à mes soldats. Ce soir, chers bazars, c'est ces mots franchissent le temps et l'oubli et leur souffle fait frémir vos casoars.

(SILENCE)

Je suis le général Jacques LEFORT. Je vous laisse en héritage ce courage tranquille et détaché qui fait l'unité de l'homme et de l'officier, tant dans les occasions héroïques et éclatantes qui l'exaltent que face aux difficultés quotidiennes dans lesquelles il poursuit inlassablement son œuvre. Que l'honneur et la fidélité avec lesquels j'ai servi et versé mon sang maintiennent toujours en vous l'idéal de votre jeunesse.